

David Vann

GOAT MOUNTAIN

Roman

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski



Gallmeister

Collection NATURE WRITING

Titre original:
Goat Mountain

Copyright © 2013 by David Vann
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2014
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-079-4
ISSN 1951-3976

LA poussière comme une poudre recouvrant l'air, faisant du jour une apparition rougeâtre. L'odeur de cette poussière et l'odeur de pin, l'odeur du sumac vénéneux. Le pick-up, une créature segmentée, sa tête tournant à l'opposé de son corps. Un virage serré et je faillis dégringoler par-dessus bord.

Agenouillé sur un matelas attaché sur le plateau du pick-up, tout le matériel de camping en dessous. Nord de la Californie, 1978. Agrippé dans les virages et les embardées, le métal chaud même en pleine matinée. Une route en lacets grimpant dans la montagne. J'avais une boîte à chaussures pleine de cailloux et, quand nous parcourions des lignes droites, j'attrapais un caillou et le jetais au passage sur un arbre. Le lancer et la courbe, le caillou projeté sur le côté, un vrombissement tournant et fendant l'air épais mais balayé par l'élan. Arraché à sa trajectoire, courbé en arc, balayé bien au-delà de son but. Je ressentais déjà l'arc, le préfigurais, visais bien loin derrière. Assénant un coup de poing dans l'air chaque fois que le caillou mordait le bois. Le bruit sourd supplantant le grondement du moteur, peut-être la vision momentanée d'un morceau d'écorce arraché.

Le ciel descendant plus près, la journée qui se réchauffait, l'air qui se doublait et se doublait encore, pressant le

parfum de toute chose. Métal, gaz d'échappement, huile, poussière, chiendent, pins et, à présent, une longue étendue d'herbe jaune desséchée, une vallée de pins à sucre, une vallée qui annonçait l'entrée sur une nouvelle terre, loin du lac. Chaque automne, cette chasse, chaque automne, ce retour.

Nous nous arrêtàmes à la source chaude de Bartlett. Figé dans le crépuscule momentané de notre propre poussière, mon père n'attendant pas que l'air se dégage, ouvrant aussitôt sa portière pour descendre du véhicule, une ombre grande et mince, glissant sa carabine à l'épaule. Mon père saillant et lumineux même dans l'ombre, une chose à l'écart du reste du monde, trop présent. S'éloignant maintenant sur le sentier qui grimpeait vers la source.

De l'autre côté de l'habitable, mon grand-père descendit à son tour en portant les citrons, puis le meilleur ami de mon père, Tom, qui s'était trouvé tassé au milieu, toujours là jusque dans mes plus lointains souvenirs, un membre de la famille. Portant des lunettes qui reflétèrent un éclat de lumière lorsqu'il leva la tête, même dans ce néant de poussière. On est arrivés, dit-il.

Je sautai au bas du pick-up du côté mon père. Je plongeai le bras dans l'habitable, derrière la banquette, attrapai mon arme, une carabine à levier Winchester .30-.30 équipée d'un œilleton, le métal froid, pas encore réchauffé par la journée. Sans bandoulière, aussi la portai-je à la main lorsque je remontai vers la source. Comme je l'avais toujours fait et comme je le ferais toujours, pensai-je en marchant avec l'arme basse dans la main droite, le canon dirigé vers le sol. L'inclinaison d'une aiguille, cette carabine, l'inclinaison de la planète elle-même, m'entraînant de l'avant.

La source chaude de Bartlett, fermée depuis longtemps, des décennies plus tôt, condamnée, clôturée et abandonnée. Une relique d'un temps ancien. Le sentier y accédant

par l'arrière, un chemin étroit à travers des rochers gris embossés de lichen noir, orange, vert et blanc, de petites roues, des engrenages et des rosaces pour prédire les avenir et archiver le passé. Le monde estampé sur le monde, se répétant à l'infini.

Des branches basses, mortes, se brisant contre nous. À l'affût des crotales. Mais le sentier assez court, et bientôt nous nous trouvâmes sur une sorte de terrasse. Un vieux gazon gagné par le chiendent et l'herbe, du vieux ciment fissuré en morceaux distincts, de vastes espaces envahis. Un endroit enchanté pour moi, et seulement pour moi, car j'étais trop jeune pour me souvenir et donc, dans mon esprit, cet endroit pouvait devenir bien davantage encore.

Des femmes en chapeaux de soleil, dentelles et jabots, des hommes en manteaux de multiples épaisseurs, montres et cannes. Venus dans ce havre pour se baigner à la source et y boire. C'est ainsi que je l'imaginai, et ma famille y prenait part à sa manière, plus ancienne, plus majestueuse. Il y aurait de la musique, un orchestre dans un pavillon, des lampions accrochés aux branches le soir. De vieux chênes ici, épais et rongés, mais créant un espace ouvert au centre. On aurait dansé.

Mon grand-père s'assit lourdement contre un muret en ciment submergé de végétation et presque invisible. Un petit robinet couvert d'une couche minérale blanche. Prêt à goûter? me demanda-t-il.

Mes lèvres se pincèrent involontairement. L'eau aurait goût de soufre. Ouai, dis-je. Mon grand-père énorme, un large gonflement de ventre sous une chemise et une veste de chasse marron. Arborant toujours cette veste, même dans la chaleur.

Il avait apporté un verre, il coupa les citrons et pressa deux quartiers sous mes yeux, ouvrit le robinet qu'il laissa couler, une rouille brune puis transparente. J'étais toujours

le premier à goûter et je me demandai si quelque chose avait pu changer depuis notre dernier passage, l'eau devenue toxique, et pas seulement d'un point de vue gustatif.

Le champagne Bartlett, dit mon père, un coin de ses lèvres recourbé en un sourire. Des joues tombantes, comme mon grand-père.

Tous les trois à me regarder, amusés mais essayant de ne rien laisser paraître. Le verre rempli et étincelant dans la lumière, l'eau bougeant d'elle-même, les zestes de citron se dissolvant. Son odeur dans l'air. Le soufre des replis profonds de la terre.

Je pris le verre, frais dans ma main alors que je m'attendais à le sentir chaud, radioactif, j'en reniflai le dessus, toussai et le regrettai aussitôt quand les hommes ricanèrent doucement. Puis j'avalai tout d'une traite. Un pet de la terre, un gaz retenu et concentré à travers des kilomètres d'écorce terrestre pourrissante et caverneuse.

Leurs yeux humides de larmes à force de retenir leurs rires, mais je le voyais très bien. Allez-y, rigolez, dis-je. Je sais que ça vous fait rigoler.

Mon père n'en pouvant plus, les yeux fermés, les lèvres retroussées, mais je voyais son torse et son ventre pris de convulsions sous son T-shirt blanc sale. Le couinement du rire que Tom retenait, le visage détourné. Pardon, finit-il par dire. Mais c'est juste ton expression.

Mon père leva la main à sa bouche.

Comme une grenouille qui essaierait d'avalier un cheval, dit Tom, et il leva le visage vers les cieux, sa lèvre inférieure étirée en une grimace.

Mon grand-père perdit le contrôle et laissa échapper un renâchement, son ventre tressautant tandis qu'il refermait le sac plastique des citrons.

Qu'est-ce que tu fais avec les citrons? demandai-je. Vous devez encore y passer chacun votre tour.

Mon père, les yeux fermés de toutes ses forces tant la situation était comique, et je compris que personne d'autre ne boirait. Très bien, dis-je, et j'attrapai ma carabine avant de retourner au pick-up.

Je grimpai sur le matelas et gardai mon arme avec moi car, à partir de cet instant, chaque cerf aperçu était une cible légitime et je me sentais prêt à tirer sur n'importe quoi.

J'entendais leurs rires là-haut, mais ils s'arrêtèrent en s'approchant, grimpèrent en silence dans l'habitable et nous repartîmes. Le vent frais car j'étais moite de sueur, mon T-shirt humide. Les paumes à plat sur le toit, la carabine coincée sous une jambe.

À l'affût des cerfs, à présent. Leurs bois courbés au milieu des branches mortes et sèches sur un flanc de colline broussailleuse, une tache brune de fourrure debout sous un pin à sucre ou étendue à l'ombre. Un cervidé ne pouvait prendre que quelques formes et quelques couleurs, le reste n'était qu'arrière-plan. Les yeux entraînés à laisser s'effacer l'arrière-plan, les yeux entraînés à faire disparaître le monde et à ne laisser qu'une cible. À onze ans, je tirais avec cette carabine depuis déjà deux ans, à l'affût des cerfs d'aussi loin que remontaient mes souvenirs, mais cette chasse serait la première où je serais autorisé à tuer. Encore légalement trop jeune, mais enfin assez âgé d'après les lois familiales.

Le monde était presque vide. Je le savais déjà. La plupart des terres ne recelaient rien. Un désert. Mais mon père racontait des histoires de canards en quantité sur le lac, de gibier en quantité dans les bois, et il y avait des photos montrant des douzaines de canards étendus, des douzaines de poissons sur la pelouse, regroupés par taille et par espèces, des photos de mon père, de mon grand-père et de Tom, de leurs amis posant en groupe avec leurs

cerfs, deux chacun, dix cervidés en un week-end avec de larges bois. Il semblait donc possible que ce désert ait un jour été peuplé et que je sois né trop tard. Des dizaines de milliers d'années d'humains et j'étais arrivé vingt-cinq ans trop tard, j'en étais furieux, même à onze ans, furieux de mon héritage perdu.

Le vent désormais chaud, mon T-shirt sec et aucun moyen de connaître l'altitude. Nous étions en montagne mais dans une vallée, l'air chaud et épais. Et bien que j'aie vu cette route chaque année, certaines sections me surprenaient encore, s'étirant bien plus loin que dans mon souvenir. Il nous faudrait deux heures pour atteindre notre propriété, et il fallait encore traverser beaucoup de terres.

J'étais une sentinelle au-dessus de l'habitacle, au poste de guet, mais mes yeux avaient séché dans le vent, désormais plissés, et, sur des kilomètres, je ne vis pas la moindre créature vivante à l'exception des oiseaux. Les oiseaux étaient encore là. Pics flamboyants fondant au ras du sol, leurs larges ailes aux bandes blanches. Geais bleus et geais buissonniers, audibles même par-dessus le bruit du moteur et des pneus. Tous les petits oiseaux marron, sans nom et inutiles, juste en bordure de route. Colombes d'un gris crème pâle, cailles courant le long de la route avant de s'envoler. Un rapace occasionnel, l'indice peut-être d'une autre présence, ou d'autres petites créatures du moins, vivant dans l'herbe sèche. Les restes. Je tuerais les colombes et les cailles, et quand elles auraient disparu, je tuerais les souris des champs et les petits oiseaux marron.

Le pick-up ralentit pour s'engager dans une ravine et sur une plage de gros galets. Nous fîmes une pause et il n'y eut pas de poussière. La rivière basse, à peine plus de trente centimètres d'eau, mais plutôt large, au moins dix mètres. Les galets, un éclat de couleur sous l'eau, bleus et

rouges profonds pareils à des foies, une interruption dans le jaune de l'herbe, dans le marron de la terre et de l'écorce, le vert des aiguilles, le bleu pâle du ciel. Des couleurs plus riches. Le scintillement de la pyrite le long des berges en pente douce, dans le sable.

Agenouillés au milieu des galets, nous reniflâmes d'abord l'eau, nous méfiant d'un éventuel cadavre en amont, puis nous bûmes, l'eau froide, limpide et lourde. Plus elle était froide et plus elle était lourde, se pressant contre les galets, courant vers le centre de la terre comme du mercure. En chacun de nous, à présent, une attraction descendante. Je purgeai le goût de l'eau de Bartlett au citron.

Chacun de nous une sorte d'aimant. Je le croyais. Chacun de nous ressentant une sorte d'élan. Aucune action anodine. Chacun de nos pas, un nouveau pas vers une fin. Je le savais depuis que j'étais en mesure d'avoir des souvenirs.

Nous remontâmes dans le pick-up et traversâmes, grim pant sur la berge d'en face, l'habitable et le plateau tanguant, et je m'accrochais au petit rebord d'une fenêtre latérale, sentant le poids vers l'arrière. Imaginant des chevaux, une époque où nous aurions traversé à cheval, penchés en avant sur nos selles, juste au-dessus d'une crinière, et j'éprouvais de l'amertume à n'avoir jamais connu cette époque. Le monde moderne, tout entier, une aberration. On m'avait donné une télé au lieu d'un cheval, terrible supercherie.

La route étroite et basse à flanc de colline, transversale. Des bosquets d'arbres à travers lesquels nous roulâmes, puis à nouveau exposés au soleil. Sensation de l'air, plus fin dans les parcelles fraîches, épaississant à la lumière. La journée avançait et je commençais à cuire. La carabine coincée sous une jambe, pas le moindre signe de cerf, nulle part. Rochers, herbe et broussailles au ras du sol.

Le chaparral comme une dégradation des terres, foisonnant et interminable là où jadis avaient sans doute dû pousser des arbres. Les cerfs s'allongeaient dans la brousaille pendant la journée, restaient hors de vue. Partout des tiges brunes et sèches, un camouflage parfait pour leurs bois.

La vue bloquée, la route avançant d'une cuvette à l'autre, les vallées s'ouvrant et se refermant, mais nous amorçâmes enfin la longue ascension graduelle sur les crêtes et les cols qui nous menaient au ranch. Des vues sur les autres crêtes, d'autres sommets dans le lointain, une perception élargie du monde et des possibles.

La route s'enroulait autour de côtes puis s'enfonçait plus profond dans un terrain pentu. Le sol incliné à ma droite, la largeur de la route s'étrécissant d'une seule voie à encore moins, de petites pierres giclant sous les pneus et mon père ralentit, s'écarta instinctivement de la pente, les pneus gauches surélevés, le pick-up penché vers le lit d'un long canyon profond. Ralentissant à 10 km/h, évoluant entre les pierres et les bosses.

Droit devant, un creux, une parcelle de terre effondrée qui avait brisé la route. Mon père ralentit et s'arrêta à quinze mètres. Pas de place pour faire demi-tour. Nous allions peut-être devoir reculer. Je regardai derrière, le chemin parcouru, la route était étroite et pentue, le terrain praticable déjà bien loin.

Mon père descendit, Tom après lui. Mon grand-père, du côté de la pente, ne bougea pas. Eh ben, dit mon père. C'est pas bon, tout ça.

Pris de vertige, je sautai au bas du pick-up du côté de la paroi, ma carabine à la main. Des pierres détachées à mes pieds, aiguisées comme des silex et fraîches, un gris sombre, pas de lichen, déterrées récemment, tombées de la longue déchirure sur la colline au-dessus. Pas de

végétation, seulement des ruines. Nous roulions dans un pierrier, traversions un éboulis et c'était le cauchemar que je faisais, exactement, depuis des années, rouler le long d'une montagne pentue lorsque des pierres tombaient, l'élan de leur chute irrésistible, bien que dans le rêve cela ressemblât davantage à du sable, un grain plus fin, et que je fusse dans un bus scolaire plutôt que dans un pick-up. Mais tout de même bien trop semblable à mon rêve devenant réalité. J'éprouvais la même chose que dans le rêve, la sensation que nous allions être balayés, balayés vers notre mort dans le canyon en contrebas.

Mon père passa son bras autour de moi. Ne t'inquiète pas, d'accord ? Tout ira bien. Ça nous est déjà arrivé.

Ce n'était pas rassurant d'entendre qu'il y avait une répétition dans la vraie vie, tout comme dans mon rêve.

Tom observant la pente au-dessus. Tout est en train de s'affaisser, dit-il. D'ici quelques années, y aura plus de route ici.

Mon père leva les yeux et inspecta le flanc. C'est possible, dit-il. Tracer une autre route va coûter un paquet. Mais c'est un secteur des services forestiers. Ils vont être obligés de le faire.

Ouais. Qu'est-ce que tu veux faire ?

Mon père expira et gonfla un peu les joues. Allons jeter un coup d'œil.

Nous avançâmes jusqu'à l'éboulis, tous trois à la file dans les cratères de la route. La moitié effondrée, tombée au pied de la colline. De la terre meuble, un brun plus soutenu, pas encore délavé par le soleil. La roche presque noire. J'observai les arbres brisés plus bas, déracinés, nus et expulsés, les dégâts continuant au-delà de l'éboulis jusque dans la forêt. Le choc d'un rocher projeté depuis plusieurs dizaines de mètres de hauteur, s'écrasant en son point d'impact mais rayonnant vers l'extérieur, un

craquement de chaque cellule en longues lignes pâles, les unes après les autres comme des dominos. Je me souviens d'avoir eu cette pensée, comme si je pouvais voir dans la chair des arbres.

Y a assez de place du côté de la paroi, dit mon père. Le pick-up va passer.

C'est juste l'angle, dit Tom. C'est vraiment abrupt.

Ouais. Il en faudrait beaucoup pour qu'on dégringole, par contre.

On peut s'asseoir du côté de la paroi pour essayer de faire un peu de lest.

OK.

Je regardai le pick-up derrière moi et je vis mon grand-père marcher vers nous, empruntant le même trajet. Il ne nous regardait pas, ses yeux ne regardant jamais nulle part, toujours vaguement devant lui. Son visage ne dévoilant rien. Rien qu'un pied devant l'autre, un mouvement pesant et lent qui pouvait durer trois enjambées ou trois jours, une démarche qui pouvait avoir une destination ou non. Pas le moindre regard vers le chaos en contrebas. Mon propre grand-père aussi étranger que n'importe qui.

Nous restâmes tous les quatre immobiles un moment, muets, et il en fut ainsi. Pas d'autre discussion. Ça ne me plaisait pas du tout. Nous retournâmes au pick-up, Tom et moi assis sur le matelas du côté surélevé de la paroi, les jambes pendantes, tandis que mon père roulait lentement vers l'éboulis et que mon grand-père restait sur le siège passager. Il était apparemment satisfait à l'idée de dévaler le flanc de la colline avec deux autres générations, si cela devait se passer ainsi.

Face au flanc de la montagne, je ne voyais pas ce qui se passait de l'autre côté. Si les pneus dérapaient, je ne le saurais pas avant de sentir le basculement, et il serait trop tard. Je pourrais essayer de sauter, mais je serais déjà en

train de tomber dans les airs. La gravité, la chose la plus terrifiante en ce monde, l'attraction dans le vide.

Mon père enclencha les quatre roues motrices, avançant lentement, roulant à moins de 10 km/h. Le côté du véhicule se soulevant comme sur une vague, se soulevant et tanguant, et je me penchais en avant, je voyais le passage de roue s'étirer tandis que le poids se soulevait du pneu, et je ne savais pas si mon père et mon grand-père pourraient sortir à temps. Ils resteraient pris au piège dans l'habitacle.

Je sentais la montagne rouler et se retourner sous nous, la gravité se balancer très haut en un arc qui nous tirait à l'oblique. La gravité comme un pendule, et nous quatre, et le pick-up, le point d'ancrage de ce pendule.

Mais notre côté se rabaissa et le monde s'aplanit, nous n'étions pas tombés.

Eh bien, c'était un poil juste, dit Tom. Le pick-up s'arrêta et Tom remonta dans l'habitacle. Nous serions obligés d'y repasser dans quelques jours, bien que la route pût avoir changé d'ici là.

Les hommes dans l'habitacle, moi au guet, et nous étions hauts sur le flanc d'une montagne à présent, une pente courbe et dégagée sans arbres. Rien que des massifs de buissons bas et des herbes sèches, toutes les autres crêtes trop lointaines pour y abattre un cerf, aussi n'y avait-il rien à observer à l'exception de la déformation de la colline à mesure qu'elle se révélait devant nous, attendre les bois se découpant sur le ciel, le bond rapide, la fuite.

Une belle journée de soleil, de ciel bleu et de brise, et d'oiseaux, et notre pick-up qui zigzaguait vers la barrière qui apparaîtrait à l'instant où nous repasserions dans la forêt. J'éprouvais l'excitation que je ressentais toujours à notre arrivée, car cet endroit n'était semblable à aucun autre. C'était là que nous retournions, que nous étions retournés depuis des générations. C'était ce que nous

possédions, là où nous avons notre place, là qu'étaient conservés notre histoire, tous ceux qui étaient passés avant nous et tout ce qui s'y était produit, et tout cela serait raconté à nouveau pendant notre chasse, et pour la première fois, ma propre histoire s'ajouterait au reste, si je parvenais à trouver un cerf.

La dernière portion de route à travers des talus escarpés et des manzanitas, une section dont je ne me souvenais jamais. Et quand nous émergeâmes, Goat Mountain était là devant nous. Nous entrâmes par le flanc sud, une crête s'élevant à notre droite au-delà des clairières supérieures, puis sur une coulée de pierres pentue où nous ne chassions jamais. En dessous, la forêt dense et quelque part dedans, notre campement, le ruisseau et le pré, et encore plus bas, le réservoir, la boue où se vautraient les ours, les clairières inférieures, les talus et la zone brûlée où un incendie avait fait rage, et tous ces autres endroits gravés en nous.

Nous nous arrêtions toujours là pour regarder, pour voir qui nous étions. Deux cent soixante hectares partagés avec deux propriétaires de la Central Valley. Loin de tout. Divisés en plusieurs zones tout au long du flanc de la montagne, atteignant presque les limites de la longue vallée étroite en contrebas et les eaux de Cache Creek.

Personne ne parlait. Et nous aurions pu rester là à regarder indéfiniment. Mais le pick-up recommença à rouler lentement, l'attraction vers le campement qu'il fallait installer, et le chemin bifurquant entre les arbres où toute visibilité était perdue, où les feuilles tombaient déjà des chênes verts, de petites plaques lisses et sèches bordées d'épines. Le rouge et le vert des manzanitas. Un geai buissonnier au cri aigu, puis une explosion de cailles juste en bordure de route, leurs corps bruns maladroits se propulsant sur des trajectoires au ras du sol, vacillantes et indécises, vers un autre buisson ou les arbres au-delà.

J'étais entraîné à épauler un fusil et à tirer, désormais impatient de viser ces houppes sombres tandis que les oiseaux déployaient leurs ailes pour atterrir. Chacun d'eux s'arrêtant un instant, mon œil figeant le moment où je viserais et appuierais sur la détente, un moment de perfection, mais je n'avais jamais eu l'autorisation de tuer des oiseaux ici. Pas de détonation qui effraierait les cerfs. Et les cailles disparurent à nouveau dans un buisson, le pick-up avança, et j'éprouvai un regret morne. Une part de moi-même n'aspirait qu'à tuer, constamment et indéfiniment.

L'air à présent plus frais, la route entièrement ombragée, des motifs d'ombre sur la pente raide qui se déroulait à notre gauche. Et nous arrivâmes enfin. La barrière en acier épais, peinte d'une couleur de sang séché. Une structure de lourds tuyaux qu'aucune camionnette ne pourrait plier, les deux extrémités ancrées à deux mètres de profondeur dans le ciment, et un cadenas trop solide pour être brisé par balle. Même un coup de fusil ne ferait que l'érafler avant de ricocher. Une évolution de barrière au fil des ans et celle-ci, la dernière, installée par mon père, une barrière qui ne pourrait jamais être détruite par un braconnier, une barrière qu'il n'y aurait jamais besoin de remplacer.

Je sautai à terre et suivis mon père qui s'allongea dans la terre sous le cadenas, leva les deux mains vers une étroite glissière en acier. Elle empêchait quiconque d'atteindre le cadenas avec une cisaille ou une arme à feu. Mais il n'y avait presque pas la place pour insérer la clé non plus, il fallait y aller à l'aveugle, se contorsionner. Mon père grimaçant, ses épaules s'élevant au-dessus du sol. Putain de braconniers, dit-il. J'arrive pas à tourner la clé complètement. Viens par terre derrière moi.

Je m'allongeai donc sur le ventre dans la terre, les graviers et les feuilles, et mon père prit appui sur moi, se souleva, et j'entendis les ressorts du cadenas se libérer.